

Les circonstances lui commandant de s'éloigner, il va se jeter aux pieds du vicaire de Jésus-Christ; il verse ses peines dans son sein paternel, il lui demande une mission pour l'Asie. Le Souverain Pontife accueille ce projet dont divers obstacles arrêtent l'exécution. Alors Monseigneur de Forbin Janson tourne ses regards vers l'Amérique; il traverse l'Océan; il parcourt en tous sens les Etats-Unis où il est reçu par ses collègues dans l'Episcopat comme un envoyé du ciel; il assiste au Concile national réuni à Baltimore, et visite ensuite plusieurs tribus nomades.

Mais c'est surtout dans le Canada que l'attendaient des succès véritablement prodigieux. Les anciens parmi nous se souviennent des missions et des retraites prêchées par Mgr de Forbin-Janson; ils n'ont pas oublié cette éloquence irrésistible qui chaque jour prenant un nouvel essor, tenait les populations suspendues, des heures durant, aux lèvres de l'apôtre; image du divin Maître, il entraîne la foule sur ses pas; le peuple tout entier le suit sur les chemins et par les montagnes à de grandes distances; sa parole fait des prodiges; il ramène des chrétiens sans nombre à la pratique de leurs devoirs, et ouvre les yeux à des hommes nés dans l'hérésie qui rentrent avec joie dans le sein de l'Eglise.

Ce n'est pas tout: le Canada avait été le théâtre d'une révolution dont beaucoup de victimes étaient à 600 lieues du pays subissant la peine de l'exil. Notre charitable évêque promit à leurs familles désolées d'intervenir en leur faveur près de la reine; il tint sa promesse, alla en Angleterre, et fut reçu comme il méritait de l'être par cette souveraine, touchée de son dévouement. Quelque temps après, ces infortunés étaient rendus à leurs épouses, à leurs enfants, à leur patrie.

Son ambition n'est cependant pas encore satisfaite.

Son aïeul, Palamède de Forbin, avait donné une province à la France; lui plus généreux, il veut donner un empire, le plus vaste des empires, à l'Eglise.

Il trace dans son esprit le plan d'une prodigieuse conquête, celle de la Chine elle-même.

Il a appris que dans ces contrées où la dégradation morale est la compagne de l'idolâtrie, des parents barbares, sourds à la voix de la nature, immolent leurs enfants, les offrent en pâture aux plus vils animaux, ou les précipitent dans les fleuves.

La pensée des malheurs de ces innocentes créatures fait tressaillir son âme sensible. Il a résolu de leur sauver la vie du corps, de leur préparer celle du ciel, et de les faire servir, nouveaux Moïses, au salut de leur nation.

Cette pensée se transforme bientôt en action. Tout s'organise avec une prodigieuse rapidité, rien ne coûte au digne prélat, ni fatigues de l'esprit, ni fatigues du corps, ni sacrifices d'argent, ni correspondances, ni paroles, ni voyages; l'œuvre de la Sainte-Enfance est bientôt assurée; compagne de la magnifique œuvre de la Propagation de la Foi, elle lui demande et lui prête secours.

Ne vivant plus que de cette pensée et de cet espoir, Mgr de Janson parcourt la Belgique. Le roi et la reine l'accueillent avec bienveillance, et veulent que leurs augustes enfants soient les protecteurs de cette œuvre dans le royaume. Il revient à Rome, consacre son hôtel à des réunions hebdo-

madaires dans lesquelles des voix éloqu coastes viennent se mêler à la sienne pour expliquer et développer le but et le plan de l'œuvre.

Mais, épuisée par tant de fatigues, sa santé trahit l'ardeur de son zèle. Après quelques moments d'un repos insuffisant, il se croit capable de continuer ses travaux; il part pour le midi de la France, devant se rendre de là en Bavière et en Autriche pour y chercher des auxiliaires et des protecteurs, et portant toujours dans son cœur le projet d'aller lui-même, sur le lointain théâtre de ses vastes desseins, payer de sa personne, de ses sueurs et peut être de son sang, un éclatant tribut au salut d'un grand peuple et à la gloire de l'Eglise; mais il tombe, pour ne plus se relever: sa mort qui fut des plus édifiantes arriva à Paris le 11 Juillet 1844.

M.A.R.

L'Enfant.

Ce qui fait de l'enfant le charme incomparable
Ce n'est pas son visage où brille la candeur;
Ce n'est pas son regard d'innocence ineffable,
Plus pur que la vertu, plus beau que la pudeur.

Ce n'est pas sa gaité, ni son bonheur de vivre,
Ni les rires bruyants qui terminent ses pleurs,
Ni son cœur ingénu qui croit tout et qui livre
A qui veut les cueillir ses plus aimables fleurs.

Ce n'est pas son élan qu'aucun souci n'accable,
Ni son âme étrangère aux choses d'ici-bas,
Ce qui fait de l'enfant le charme incomparable
C'est qu'il a tous ces dons et qu'il ne le sait pas.

Le comte A. DE SÉGUR.

(La maison)

Mettons-nous en garde dans les relations d'amitié contre la *Prévention*.

Beaucoup de personnes ont le talent, sans qu'elles-mêmes s'en doutent, *de se monter la tête et le cœur* contre un de leurs amis.

Pour quelle cause? Elles ne sauraient le dire, parceque cette cause n'est jamais bien précisée; et c'est de là que vient le mal.

C'est *un air d'indifférence* qu'elles ont cru remarquer et qui ne tenait qu'à une fatigue qu'on n'osait pas ou qu'on ne pouvait pas leur confier;

C'est *un mot* qu'elles ont entendu et qu'elles ont mal interprété, parcequ'en ce moment elles étaient mécontentes et que leur esprit malade leur faisait voir toutes choses sous un faux jour;

C'est *un rapport* qu'elles n'auraient pas dû écouter ou que du moins, elles auraient dû éclaircir, allant directement en demander l'explication à celui que ce rapport concernait...

Et les voilà *indifférentes* elles-mêmes, *peu communicatives*,